

regard des régimes nazi, fasciste, voire communistes, était l'absence du moindre espace privé ; surveillé de jour et de nuit, à aucun moment le sujet ne pouvait parler librement, ne pouvait dire ses pensées, ses plaintes ; ses paroles étaient en permanence susceptibles d'être dénoncées, par des espions anonymes, mais aussi par des proches qui voulaient ainsi se protéger, par quiconque.

· *L'humour, résistance du sujet*

Il a été quelquefois reproché aux Cambodgiens d'avoir si peu résisté aux Khmers rouges, ce qui témoigne d'une certaine méconnaissance aussi bien de l'organisation du régime¹²² que de l'ampleur de la répression dont fut victime le quart de la population et surtout de l'existence, malgré tout, de petits noyaux de résistance locaux. Une des formes de résistance, discrète, de la part du peuple fut le recours à l'humour avec les contre-slogans. Selon Henri Locard, à part quelques-uns qui ont beaucoup circulé, ces contre-slogans sont des inventions singulières, diffusées dans des petits cercles avec beaucoup de prudence et n'ont pas pu être tous recensés. Il les suppose innombrables. Locard a travaillé essentiellement sur les slogans, maximes et expressions stéréotypés tels qu'ils furent transmis à la population dans les fermes collectives et autres chantiers, et non ceux à destination des cadres du Parti ou à l'opinion internationale ; la population était dans l'ignorance totale des intrigues politiques de la *nomenklatura* et n'entendait jamais la radio, hormis lors des grands rassemblements prévus à des effets de propagande. La coupure entre la population et les dirigeants, au sommet et aussi de moindre niveau, était totale ; les mots d'ordre constituaient les seules « sources d'information » à partir desquels les Cambodgiens apprenaient les *diktats* des autori-

122. Après avoir détruit toutes les institutions sociales, culturelles et économiques, y compris l'usage de l'argent, l'Angkar contrôlait toute l'économie du pays – tout était collectivisé –, et toute la vie privée, intime de chacun ; tout manquement d'adhésion à la ligne édictée par l'Angkar (critiques, manque d'enthousiasme, mauvais résultats, maladie, etc.) était une faute politique châtiée par des punitions physiques et des coups, ou par un séjour en centre de rééducation, voire par la mort.

tés mais aussi essayaient de déduire ou d'apprendre les événements non-dits. Les grands mots d'ordre connus de tous les Cambodgiens ne sont qu'une trentaine, et si les cadres locaux se sont chargés de les peaufiner avec leurs touches personnelles, les ont dépliés dans de multiples variations, l'idée de base se retrouve uniformément :

- glorifier et aimer l'Angkar ;
- glorifier l'Angkar et le « Grand Bond en avant » dans toutes les productions du régime, entre autres le triplement des rendements de riz ;
- Se méfier et chasser les ennemis de la révolution.

Locard précise que quelles que soient leurs variantes, « *tous* ces slogans, dans *toute* leur brutalité, s'appliquèrent globalement *partout* et *tout* le temps. [...] Tous reflètent les trois grandes caractéristiques de l'Angkar : le machiavélisme, la barbarie et, en définitive, l'affligeante bêtise !¹²³. » Nous n'allons pas citer tous les slogans et leurs contre-slogans¹²⁴, seulement en retenir les plus enseignants quant à leur fonction.

Au slogan à la gloire du régime que le peuple devait déclamer : « La radieuse révolution brille de tout son éclat » était substitué un autre que le peuple murmurait : « “La révolution brille de tout son éclat dans une société radieuse”, et nous portons des sandales taillées dans les pneus d'automobile » ; au slogan le plus souvent répété, qui ponctuait le travail quotidien dans les rizières et les chantiers collectifs et qui glorifiait les progrès extraordinaires effectués par le Kampuchea démocratique : « Avec l'Angkar, c'est un grand bond en avant, un bond en avant prodigieux », le peuple, y compris le « peuple de base », répondait : « Quand on mange du *prahok*, on est incapable de bondir » ou bien encore : « “Le grand bond en avant, le

123. Henri Locard, *Le « petit livre rouge » de Pol Pot*, op.cit., p. 11-14. Souligné par l'auteur.

124. Tous les slogans et contre-slogans qui suivent, ainsi que les informations à leur sujet sont issus du livre d'Henri Locard, véritable mine d'informations.

bond en avant prodigieux”, c’est du bouillon de riz aqueux, ce sont les larmes qui coulent de nos yeux. » L’échec du « Grand bond en avant » de la Chine maoïste était déjà connu, mais pour Pol Pot, il s’agissait malgré tout de s’aligner sur le maoïsme pur et dur car il considérait que la raison de l’échec chinois ne tenait pas à des raisons politico-économiques mais à une absence de fermeté à l’égard des hypothétiques responsables de l’échec, aux ennemis du régime.

Alliant maoïsme et précepte bouddhique, les slogans suivants expriment une idée fondamentale développée sous différentes formes, celle de l’autonomie, de l’indépendance qui sert de masque à une véritable autarcie, une politique de famine. « Chacun ne doit compter que sur lui-même », ce qui signifie la plus grande des misères et apparaît assez crûment dans le contre-slogan : « “Chacun doit compter sur ses propres forces”, c’est demander à un vieillard de manger ses propres excréments. » « L’indépendance, c’est être responsable de ses actes » ; avec un humour grinçant – beaucoup de Cambodgiens durent creuser leur propre tombe avant d’être exécutés – ils murmuraient : « “L’indépendance, c’est être responsable de ses actes” : les morts doivent s’enterrer eux-mêmes. »

Nombre discours, et par conséquent de slogans, célèbrent les innombrables qualités de l’Angkar, sa bienveillance : « L’Angkar prend très soin de vous tous, frères et sœurs, pères et mères » et vantent l’obéissance-soumission que chacun doit avoir envers elle : « Lorsque l’Angkar donne des directives, vous devez les exécuter ! » Pour cela, l’appel à l’amour est constant et est mis en chansons que les enfants et adolescents doivent chanter avec une gestuelle précise : « Vous devez avoir un amour sans limites pour l’Angkar. » Sa puissance est affirmée et teintée de menaces latentes : « L’Angkar est pleine d’astuces », et manifestes : « Tu vois bien que l’Angkar est gentille ; prends garde de ne pas rendre l’Angkar furieuse ! », « L’Angkar a les yeux de l’ananas. » Ce dernier slogan est l’un des plus connus du Kampuchea démocratique, slogan paradigme d’un Angkar omniscient, omnipotent, voyant tout et contrôlant tout. C’est

la communauté internationale jusqu'en 1990 en représailles de l'occupation vietnamienne, la représentation à l'ONU du Cambodge par un chef khmer rouge, le silence de la communauté internationale qui ne s'est pas instituée comme lieu d'adresse – a contribué à maintenir un silence sur toute cette période. Et ce silence qui a été entretenu au niveau politique l'est encore, bien que dénié... Si bien que ce qui domine, outre l'état d'ignorance des plus jeunes, sont les effets mortifères du traumatisme, violence, rupture, errance. Les adultes et les personnes âgées n'ont pu traiter le réel traumatique que par le déni, le clivage et le silence ; la jeunesse s'en trouve désorientée, par défaut de repères signifiants. « J'étais un touriste de ma propre histoire, un touriste sans guide qui regarde sans comprendre » dit Paul Tom⁵⁸⁶, un enfant de la deuxième génération, né en exil. Ce que pourraient aussi dire les jeunes nés au Cambodge et qui ne peuvent qu'agir cette désorientation, pris dans une déstructuration sociale collective.

Au Cambodge, les conditions n'ont pas permis que les traumatismes soient un tant soit peu traités ; restés enkystés, leurs effets délétères se vérifient tant au niveau individuel qu'au niveau collectif. Depuis les procès et leur médiatisation, l'Histoire est convoquée et cela permet sans doute aux histoires singulières de pouvoir s'y loger et, de ce fait, de pouvoir s'évoquer, se dire. Quarante-cinq ans après sa chute, le régime du Kampuchea démocratique peut commencer à s'extraire de sa gangue traumatique pour s'historiciser, devenir ainsi objet et élément de langage sujet à oubli, refoulement, remémoration et subjectivation.

À l'épreuve de la mémoire

Vann Nath, peintre rescapé de S.21, est toujours hanté par ces souvenirs. « Quant à oublier l'histoire que j'ai vécue à Tuol Sleng, j'ai tellement souffert, j'étais si terrifié que je ne pourrai jamais oublier. Même si j'essaye, c'est impossible. Ça revient toujours. Je pense et je repense sans cesse à cette histoire sans jamais pouvoir l'oublier⁵⁸⁷. »

586. Paul Tom, *Un pays de silence*, Film, *op.cit.*

587. Adrian Maben, *Les khmers rouges, pouvoir et terreur*, Interviews exclusives de Pol

« La terreur, l'effroi, les personnes aux visages émaciés et aux allures de fantômes, les cris de douleur qui résonnent dans la prison, la brutalité des gardiens ..., tout me revient, je suis comme submergé par les images, les sons. [...] En tant que survivant, je leur dois de témoigner. Je crois d'ailleurs que ces victimes sont toujours présentes autour de moi et m'encouragent à peindre⁵⁸⁸. »

Cha Bun, 72 ans, a été emprisonné et torturé à Tuol Sleng : « On m'a battu, on m'a interrogé, on m'a accusé d'être l'adjoint du maire de Srok Baray. J'ai répondu que non, que je n'avais jamais rencontré le maire de Srok Baray, jamais occupé cette fonction. Ils n'étaient pas d'accord, ils disaient que si, alors ils m'ont battu davantage d'abord avec un bambou, et lorsqu'il n'y en avait plus, avec une grosse branche de goyavier. Ça faisait un bruit terrible. Ça va. Quant à la douleur morale, elle restera toujours. Je n'oublierai jamais ce qu'ils m'ont fait. Je n'avais rien fait, j'étais un simple citoyen⁵⁸⁹. »

Scène de retour à la campagne où Roshane Saidnattar et sa famille ont vécu sous le Kampuchea démocratique. Sa mère prend à témoin une vieille paysanne, femme du « peuple ancien » qui semble avoir eu du pouvoir et des responsabilités :

- La mère : « Je n'aurais jamais pensé être ici aujourd'hui. C'est douloureux de parler du passé.

- La vieille femme : J'ai oublié.

- La mère : J'ai vécu ici les moments les plus douloureux. On tuait les gens là-bas. On les entendait hurler derrière (un champ à proximité du village). [...] C'étaient peut-être des gens de ma famille qui hurlaient. Je ne pourrais jamais oublier ce village.

Pot et de khmers rouges par Nate Thayer, (Film), Paris, co-production Arte France et Les films du Bouloi, 2001.

588. Vann Nath, Entretien avec Chheang Bopha, publié sur le site d'information Ka-set, <http://ka-set-cambodge.blogspot.fr>.

589. *Ibid.*

- La vieille femme : J'ai oublié. On a tous vieilli⁵⁹⁰. »

Autre scène de retour sur les lieux, Sathavy Kim retrouve des anciennes amies de déportation : « Nany n'a jamais confié les secrets de l'époque, ni à son mari, ni à ses enfants. Les fantômes de l'époque des Khmers rouges reviennent à son esprit assez souvent, elle fait des cauchemars, la nuit. Elle vit dans le même village de Phum Pong Ro où elle est enseignante dans une école primaire. Elle a beaucoup changé, Nany est maintenant fragile, elle est souvent malade. Je ne reconnais plus celle que j'ai connue dans le *Korngchalat*⁵⁹¹, qui était drôle et gaie, et qui narguait la mort. Je la sens cassée. Elle aussi n'a jamais pu se confier, ses enfants ne lui ont jamais parlé du passé, ils n'y croient pas, ils ont d'autres préoccupations. Kim Touch a mieux fait face à ce traumatisme, pourtant son mari a été exécuté et elle n'a sauvé qu'un seul fils. [...] Elle dit qu'elle s'est forgé le caractère dans les épreuves, le travail l'a aidé à supporter le cauchemar, mais elle ne veut pas oublier ce qu'elle a subi sous le régime de Pol Pot⁵⁹². »

Nieng Heut est une ancienne surveillante khmère rouge ; elle se défend vivement : « Je ne me souviens de rien, j'ai tout oublié. » Pour enchaîner peu après : « J'ai travaillé ici, à la construction de la digue. On était par groupe de dix. On travaillait toute la journée, et le lendemain, on recommençait. On creusait huit mètres cubes par jour. Les gens sont morts par milliers. Morts de faim, les cadavres gonflaient. Ils venaient d'un peu partout. Des villes. Ils étaient nombreux. C'était le peuple nouveau. Le peuple nouveau, ils ne savaient pas faire. Ils n'avaient pas l'habitude, ils perdaient leurs forces⁵⁹³. »

590. Roshane Saidnattar, *L'important c'est de rester vivant* (Film), *op.cit.*

591. *Korngchalat* : Section mobile de première force composée d'hommes et de femmes célibataires de plus de seize ans, répartis entre peuple « ancien » et peuple « nouveau » que l'*Angkar* envoie dans tous les chantiers prioritaires. Ce sont très souvent les chantiers les plus durs et les plus ingrats de l'*Angkar*. La seconde section mobile dite de seconde force concerne les gens mariés.

592. Sathavy Kim, *Jeunesse brisée*, *op.cit.*, pp. 192-193.

593. Bruno Carette et Sien Meta, *Khmers rouges amer* (Film) *op.cit.*